

Des *Images d'un sou* de Verlaine à *Juillet* de Rimbaud (« Platebandes d'amaranthes... »)

Ce qui suit est un extrait remanié (juin 2011) de la conclusion de « Rimbaud metteur en scènes de Juliette en *Juillet* » article (2010) à paraître dans *Parade sauvage, revue d'études rimbaldiennes*, n° 22 (sans doute fin 2011).

Les deux poèmes *Images d'un sou* de Verlaine et *Juillet* de Rimbaud sont cités plus bas en annexe.

Faisons du roman : pas le classique roman 72, mais encore du roman 73 (en rappelant tout de même les arguments d'Antoine Fongaro). Supposons que *Juillet* fait allusion non seulement à son homophone Juliette (quinze jours avant, on était encore à Londres), mais à juillet 73 : rappelons que c'est le *mois dramatique* pour le drôle de ménage des deux poètes Verlaine et Rimbaud : où se terminent leurs terribles disputes et vraies ou fausses séparations, où Verlaine tire sur Rimbaud, menace de se suicider, est dénoncé par lui, jugé, conduit en prison pour un long séjour, début de leur séparation définitive, tout cela à Bruxelles ; dans les mois qui suivent, les deux poètes continuent à communiquer littérairement ; notamment, Verlaine, transféré à Mons fin octobre, reçoit (sans doute vers novembre) un exemplaire de la *Saison en enfer* incluant le récit conjoint de deux *Délires* : « confession » supposée, sous le titre de *Vierge folle*, d'un « compagnon d'enfer » (qui fait penser à Verlaine) se disant « veuve », « esclave de l'Époux infernal », « démon » qui a « perdu les vierges folles », à qui il/elle prêtait un « pouvoir magique », qui prétendait réinventer l'amour et voulait *s'évader de la réalité* ; et un second *Délire* où le sujet, disons Rimbaud, racontait comme une de ses « folies » passées, sa tentative d'*Alchimie du Verbe* (avec « sophismes magiques », « sophismes de la folie, – la folie qu'on enferme ») qui avait menacé sa santé. Dans l'*Adieu* final, il rappelait ses ambitions pour les enterrer : « J'ai cru acquérir des *pouvoirs surnaturels*. Eh bien ! je dois *enterrer* mon imagination et mes souvenirs ! [...] moi qui me suis dit *mage* ou ange [...], je suis *rendu au sol*, avec [...] la réalité rugueuse à étreindre ! » (italiques miennes). Parmi les magies répudiées figuraient, comme on l'a vu, quelques poèmes en style nouveau fortement marqué par un goût pour les « opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs ».

Dans sa lettre à Lepelletier du 24 au 28 novembre 73 (déjà citée), Verlaine disait espérer, « en sortant [de prison], être à la tête », non seulement de « 6 actes », mais de « 5 ou 6 petits poèmes : tu en as 1, *L'Impénitence finale*. Il y en a encore 3 finis. Rimbaud les a ». Parmi ceux-ci : *Crimen amoris*, *mystère*, que Rimbaud a assez apprécié pour le recopier très soigneusement, et qui, selon des indications de Verlaine, daterait de juillet ou d'août¹. Donc, avant même le fidèle Lepelletier, Rimbaud « a » des vers récents de Verlaine. Il ne peut pas ne pas se reconnaître dans « le plus beau » des « beaux démons » ou « mauvais anges » qui font « la fête aux sept Péchés » « dans un palais », – palais qu'il incendie si bien que « Du haut palais aux cent tours pas un vestige, / Rien ne resta dans ce désastre inouï ». Même si ce poème est antérieur au drame de Bruxelles, il peut paraître significatif que Verlaine représente un démon évoquant Rimbaud dans un palais qu'il détruit, comme Rimbaud dans *Juillet* semble faire passer quelqu'un (apparemment Verlaine) de « palais » en « cage ».

Dans cette même lettre de novembre à Lepelletier, suivent, sous le titre du *Bon Alchimiste*, les quatorze premiers vers de ce qui n'est que l'amorce d'un poème, puisqu'ils s'arrêtent abruptement sur deux rimes en suspens, puis cette annonce : « Ma foi, la suite à un prochain numéro ». Ce seront, complétées, les *Images d'un sou* dans le manuscrit de *Cellulairement* daté de « décembre 1873 ». Sans doute, vers cette époque (hivers 73) Rimbaud les « a »-t-il déjà (sous quel titre ?). Par son premier titre connu, *Le Bon Alchimiste* pourrait référer à l'alchimiste de la *Saison en enfer* si Verlaine l'avait déjà reçue. Le *bon* alchimiste, c'est Verlaine, semblent suggérer les premiers vers (je souligne) :

¹ V. S. Murphy (2002 : 586) qui, ne donnant pas cette fourchette pour certaine, n'exclut pas que le poème soit antérieur à juillet.

De toutes les douleurs douces
Je compose mes magies !
Paul, les paupières rougies,
Erre seul aux Pamplemousses.
La *Folle*-par-amour chante
Une ariette touchante.

car si les « Pamplemousses », où est enterrée Virginie, évoquent *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre (1787), « Paul » est aussi, d'entrée, le nom du poète (qui vient de perdre sa Virginie !) et qui a dû se reconnaître dans la vierge « folle » de la *Saison en enfer*² Or, dans les derniers vers :

Accourez à mes magies !
C'est très beau. Venez, d'aucunes,
Et d'aucuns. Entrez, bagasse !
Cadet-Roussel est paillasse
Et vous dira vos fortunes.
C'est Crédit qui tient la caisse.
Allons vite qu'on se presse !

le propos du bon alchimiste apparaît comme le boniment d'un *aboyeur* pressant le public d'entrer dans une salle de spectacle, non sans que celui-ci ait d'abord été alléché par une *parade*³ (le poète assume ici tous les rôles), comme on avait fait jusqu'au XIX^e siècle pour des spectacles de *boulevard*. Ces spectacles (notamment à la Foire au XVIII^e siècle) avaient parfois comporté des scènes de pantomime ou « à la muette ».

« Rimbaud ne perdra jamais une occasion de se moquer de la poésie de Verlaine », remarque Antoine Fongaro (2009 : 17) à propos d'un poème de 1871. Alors quelle rigolade, et quelle dégoût peut-être, à la lecture de ce « bon alchimiste » qui, passé directement de cette « saison » à l'ombre carcérale, continuait imperturbablement à versifier : « Accourez à mes magies ! C'est très beau ! ». Trop beau ! trop con ! Le boulevard de Rimbaud pourrait être une réponse appropriée au poème de Verlaine : ses scènes muettes, avec leur désastreuses magies, sont une suite naturelle à la parade, qui invite à assister à des scènes, et au boniment du « bon » alchimiste. La simple « réunion » des scènes, « tout drame et toute comédie », pourrait correspondre à la « compos[ition] » de « toutes les douleurs » (plus loin : « Toute histoire »). La série d'équivalences syllabiques initiales génératrices de *Juillet* (« Ju-illet », « jusqu'à », « Jupiter », et la suite) pourrait parodier les « dou-leurs dou-ces » initiales de la parade de Verlaine (complétés par « Pau-l les pau-pières »⁴, « fi-llle fi-ancée », voire plus loin « Ma-dame Ma-lbrouck »).

Juillet ([ʒyʎɛ(t)]) dégonfle les magies de cette pauvre « Juliette ».

La *Saison* et le *Bon Alchimiste* (ou *Images d'un sou*) – et plausiblement *Juillet* – nous montrent les amants communiquant, ou écrivant comme s'ils communiquaient, littérairement, après le drame par portraits croisés. On ne sait pas si l'unique manuscrit connu de *Juillet* fut communiqué par Rimbaud lui-même à Verlaine⁵. Mais si ce dernier poème, comme je l'imagine, n'est pas antérieur à l'hiver 73, il s'inscrit avec précision dans cette série d'échanges.

² Soit, peut-être, pouvant évoquer la même personne, un homme puis une femme comme au début de *Juillet*.

³ Cadet-Roussel est un type du théâtre de boulevard depuis la fin du XVIII^e siècle. Paillasse, type plus ancien dans des parades, se rencontre parfois avec lui, par exemple dans *Cadet-Roussel esturgeon* de Marc-antoine Désaugiers (donné aux Théâtre des Variétés en 1813, suivant Ludovic Celler, 1870 : 173).

⁴ Les voyelles de « *Paul* » et « *pau*(pière) » étaient peut-être non seulement proches, mais exactement équivalentes (ainsi celle de « Paul » est encore /o/ dans certaines régions de Belgique).

⁵ S. Murphy, 1999 : 861.

Annexe

I

Images d'un sou de Verlaine

Images d'un sou, publié en 1884, d'après un ms daté de nov 1873 (Verlaine en prison).

J'ai reformaté sémantiquement le poème, ci-dessous (s'agit d'une suite monométrique en 7v, mètre de style métrique de chant).

IMAGES D'UN SOU

De toutes les douleurs douces Je compose mes magies !

Paul, les paupières rougies, Erre seul aux Pamplemousses.
La Folle-par-amour chante Une ariette touchante.

C'est la mère qui s'alarme De sa fille fiancée.
C'est l'épouse délaissée Qui prend un sévère charme À s'exagérer l'attente Et demeure palpitante.
C'est l'amitié qu'on néglige Et qui se croit méconnue.
C'est toute angoisse ingénue,
C'est tout bonheur qui s'afflige :
L'enfant qui s'éveille et pleure,
Le prisonnier qui voit l'heure,
Les sanglots des tourterelles,
La plainte des jeunes filles.
C'est l'appel des Inésilles — Que gardent dans tes tourelles De bons vieux oncles avars —
À tous sonneurs de guitares.

Voici *Damon* qui [« Et malek-Abdel » dans ms Cellulairement « Mons, décembre 1873 »]
soupire Sa tendresse à *Geneviève* De Brabant qui fait ce rêve D'exercer un chaste empire Dont elle-même se pâme Sur la *veuve de Pyrame* Tout exprès ressuscitée, Et la forêt des Ardennes Sent circuler dans ses veines La flamme persécutée De ces princesses errantes Sous les branches murmurantes,

Et *madame Malbrouck* monte À sa tour pour mieux entendre La viole et la voix tendre De ce cher trompeur de *Comte Ory* qui revient d'Espagne Sans qu'un doublon l'accompagne. Mais il s'est couvert de gloire Aux gorges des Pyrénées Et combien d'infortunées Au teint de lys et d'ivoire Ne fit-il pas à tous risques Là-bas, parmi les Morisques !...

Toute histoire qui se mouille De délicieuses larmes, Fût-ce à travers des chocs d'armes Aussitôt chez moi s'embrouille, Se mêle à d'autres encore, Finalement s'évapore En capricieuses nues, Laissant à travers des filtres Subtils talismans et philtres Au fin fond de mes cornues Au feu de l'amour rougies.

Accourez à mes magies ! C'est très beau. Venez d'aucunes Et d'aucuns. Entrez, bagasse !
Cadet-Roussel est paillasse Et vous dira vos fortunes. C'est Crédit qui tient la caisse. Allons vite qu'on se presse !

